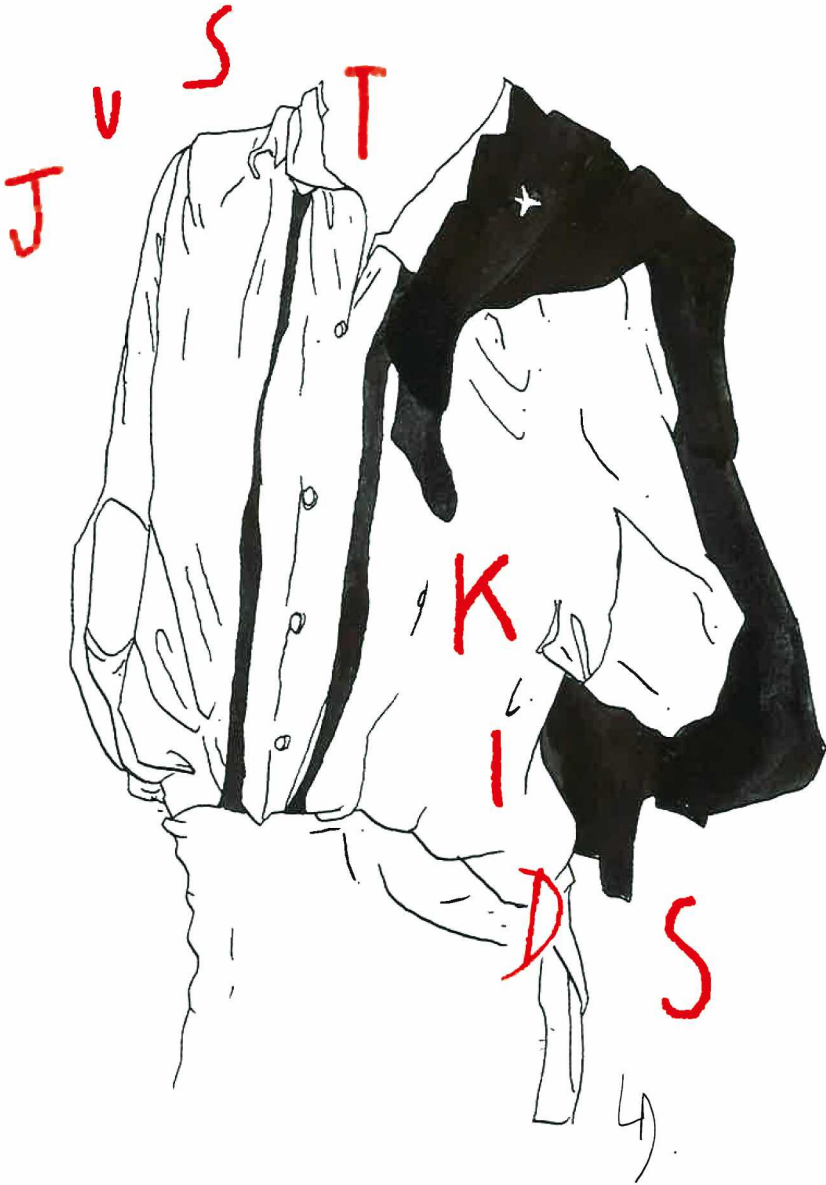


PATTI SMITH



DENOËL

JUST KIDS



PATTI SMITH

JUST KIDS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Héloïse Esquié*

ÉDITION AUGMENTÉE

DENOËL

Titre original :

JUST KIDS

Éditeur original : HarperCollins Publishers

© Patti Smith, 2010.

Bulfinch Press / Little, Brown & Co., 1990,

for the extract from « Flowers ».

© Éditions Denoël, 2010, 2020, pour la traduction française
et Gallimard, 2013, pour la traduction d' *Au lecteur*.

Photo de frontispice © Patti Smith archives.

Illustrations de couverture : © Lou Doillon

On a dit beaucoup de choses sur Robert, et on en dira encore.
Des jeunes hommes adopteront sa démarche. Des jeunes
filles revêtiront des robes blanches pour pleurer ses boucles.
Il sera condamné et adoré. Ses excès seront maudits ou parés de
romantisme. À la fin, c'est dans son œuvre, corps matériel de l'artiste,
que l'on trouvera la vérité. Elle ne s'effacera pas. L'homme ne peut la
juger. Car l'art chante Dieu, et lui appartient en définitive.



Avant-propos

Je dormais lorsqu'il est mort. J'avais appelé l'hôpital pour dire bonne nuit une dernière fois, mais il avait sombré, sous des couches de morphine. J'ai pressé le récepteur contre mon oreille pour écouter sa respiration laborieuse à travers le téléphone, sachant que je ne l'entendrais plus jamais.

Ensuite, j'ai rangé mes affaires avec calme : mon carnet, mon stylo à plume. L'encrier cobalt qui lui avait jadis appartenu. Ma tasse persane, ma médaille Purple Heart, une boîte de dents de lait. Lentement, j'ai monté l'escalier en comptant les quatorze marches l'une après l'autre. J'ai remonté la couverture de la petite dans son berceau, embrassé mon fils endormi, puis je me suis allongée près de mon mari et j'ai dit mes prières. Il est toujours vivant, ai-je murmuré, je me rappelle. Je me suis endormie.

Je me suis réveillée tôt et, en descendant l'escalier, j'ai su qu'il était mort. Tout était calme à l'exception du bruit de la télévision, restée allumée toute la nuit sur une chaîne culturelle. Ils passaient un opéra. La scène où Tosca clame avec force et chagrin sa passion pour le peintre Cavaradossi m'a attirée vers l'écran. C'était une froide matinée de mars, j'ai mis mon pull.

J'ai levé les stores et la lumière du jour a inondé le bureau. J'ai lissé le tissu lourd qui drapait ma chaise et choisi un livre de peintures d'Odilon Redon, que j'ai ouvert sur l'image d'une tête de femme flottant sur une petite étendue d'eau. *Les Yeux clos*. Un univers pas encore

abîmé contenu sous les paupières pâles. Le téléphone a sonné, je me suis levée pour répondre.

C'était Edward, le frère cadet de Robert. Il m'a dit qu'il avait donné un dernier baiser à Robert pour moi, comme il me l'avait promis. Je suis restée inerte, figée ; puis lentement, comme dans un rêve, je suis retournée à ma chaise. À cet instant, Tosca a commencé la sublime aria «Vissi d'arte». *J'ai vécu pour l'amour, j'ai vécu pour l'art.* J'ai fermé les yeux et joint les mains. La providence décidait des termes de mon adieu.

Les enfants du lundi

Quand j'étais toute petite, ma mère m'emmenait en promenade à Humboldt Park, le long des berges de la rivière Prairie. Je garde le souvenir vague, comme des impressions sur des plaques de verre, d'un grand hangar à bateaux, d'un kiosque à musique, d'un pont à arches en pierre. Le goulet de la rivière se vidait dans une vaste lagune : j'ai vu à sa surface un curieux miracle. Un long cou incurvé jaillissait d'une robe de plumes blanches. L'animal fit clapoter l'eau claire, battre ses ailes gigantesques, et s'éleva dans le ciel.

Cygne, dit ma mère, qui sentait mon excitation.

Mais le mot était loin de suffire à rendre compte de sa magnificence ou à transmettre l'émotion qu'il produisait en moi. La vision de l'oiseau créait un besoin pressant pour lequel je n'avais pas de mots, un désir de parler du cygne, de dire quelque chose de sa blancheur, de la nature explosive de son mouvement, et du lent battement de ses ailes.

Le cygne ne fit plus qu'un avec le ciel. Je peinaï à trouver les mots pour décrire la perception que j'en avais. *Cygne*, répétais-je, pas pleinement satisfaite, et je ressentis un tiraillement, une étrange nostalgie, imperceptible aux passants, à ma mère, aux arbres ou aux nuages.

*

Je suis née un lundi, dans les quartiers nord de Chicago, pendant le grand blizzard de 1946. Je suis arrivée un jour trop tôt, dans la mesure où les bébés nés à la Saint-Sylvestre quittaient l'hôpital avec un réfrigérateur neuf. Malgré tous ses efforts pour me retenir encore un peu, le taxi en était encore à se frayer un chemin le long du lac Michigan à travers un tourbillon de neige et de vent quand ma mère est entrée en phase de travail intensive. À en croire mon père, j'étais à mes premiers instants une longue chose toute maigre affligée de broncho-pneumonie, et il m'a maintenue en vie en me tenant au-dessus d'une bassine fumante.

Linda, ma sœur, a suivi en 1948, durant un nouveau blizzard. Je n'ai eu d'autre choix que de grandir vite. Pendant que ma mère faisait du repassage à domicile, j'attendais sur le perron de notre immeuble le marchand de glace et le dernier chariot de la ville tiré par des chevaux. Il me donnait des éclats de glace enveloppés dans du papier kraft. Je ne manquais pas d'en glisser un dans ma poche pour ma petite sœur, mais quand plus tard je le cherchais, je m'apercevais qu'il avait fondu.

Lorsque ma mère est tombée enceinte de mon frère Todd, nous avons quitté nos appartements exigus de Logan Square pour aller nous installer à Germantown, en Pennsylvanie. Pendant quelques années, nous avons vécu dans un logement provisoire destiné aux militaires et à leurs enfants — des baraquements passés à la chaux surplombant un champ abandonné débordant de fleurs sauvages. Le champ, nous l'appelions la Parcelle, et en été les adultes s'y installaient pour bavarder, fumer des cigarettes et se passer des jarres de vin de pissenlit pendant que les enfants jouaient. Ma mère nous a appris les jeux de son enfance : le jeu des statues, le jeu du gendarme et des voleurs, Jacques a dit. On confectionnait des chaînes de pâquerettes pour en faire colliers et couronnes. Le soir, on capturait des lucioles dans des bocaux, et on faisait des bagues de leur ventre luisant.

Ma mère m'a appris à prier ; elle m'a enseigné la prière que sa mère

lui avait apprise. *Maintenant que je vais dormir, que le Seigneur veille sur mon âme.* À la tombée de la nuit je m'agenouillais devant mon petit lit et, debout derrière moi, elle m'écoutait réciter après elle, avec son éternelle cigarette. Je ne désirais rien tant que dire mes prières, mais ces mots me troublaient et je la harcelais de questions. Qu'est-ce que l'âme ? De quelle couleur est-elle ? Je craignais que mon âme ne me fasse le tour pendable de s'échapper pendant mon sommeil et de ne jamais revenir. Je faisais de mon mieux pour ne pas m'endormir, afin de la garder à sa place, à l'intérieur de moi.

Peut-être pour satisfaire ma curiosité, ma mère m'inscrivit à l'école du dimanche. C'est mécaniquement qu'on nous enseignait les versets de la Bible et les paroles de Jésus. Puis on nous mettait en rang et on nous récompensait d'une cuillerée de miel en rayons. Il n'y avait qu'une cuiller dans le pot, pour servir un grand nombre d'enfants plus ou moins malades. D'instinct, j'ai redouté la cuiller mais j'ai promptement accepté l'idée de Dieu. Cela me réjouissait d'imaginer une présence au-dessus de nous, en mouvement perpétuel, pareille à des étoiles liquides.

Guère satisfaite de ma prière enfantine, j'implorai bientôt ma mère de me laisser composer la mienne propre. Je fus soulagée de n'être plus obligée de répéter les mots *Si je meurs avant mon réveil, je prie Dieu de prendre mon âme*, et de pouvoir dire à la place ce que j'avais dans le cœur. Ainsi libérée, j'ai employé toute ma vigueur à articuler sans bruit de longues lettres à Dieu, allongée dans mon lit, près du poêle à charbon. Je n'étais pas une grosse dormeuse, et l'ai sans doute lassé avec mes interminables vœux, visions et projets. Mais avec le temps, j'ai fini par faire l'expérience d'un autre genre de prière, une prière silencieuse, qui demande davantage d'écouter que de parler, celle-là.

Mon mince torrent de mots se dissipa en un sentiment complexe de flux et de reflux. C'était mon entrée dans la splendeur de l'imagination. Ce processus s'amplifiait tout particulièrement au cours des fièvres déclenchées par la grippe, la rougeole, la varicelle et les oreillons. J'ai eu droit à toutes les maladies infantiles et, à chacune, je

me voyais accorder le privilège d'un nouveau niveau de conscience. Enfouie au plus profond de moi-même, je contemplais la symétrie d'un flocon de neige qui tournoyait au-dessus de moi, s'intensifiait à travers mes paupières, et je saisissais au vol un souvenir des plus précieux, éclat du kaléidoscope céleste.

Mon amour des livres vint peu à peu concurrencer mon amour de la prière. Assise aux pieds de ma mère, je la regardais boire du café et fumer, un livre sur les genoux. Sa concentration m'intriguait. Bien que n'allant pas encore à la maternelle, j'aimais regarder ses livres, palper leurs pages et soulever le papier de soie qui protégeait leur frontispice. Je voulais savoir ce qu'il y avait dedans, ce qui retenait ainsi l'attention de ma mère. Lorsqu'elle découvrit que j'avais caché son exemplaire rouge sombre du *Livre des martyrs* de Foxe sous mon oreiller dans l'espoir d'absorber sa signification, elle me fit asseoir à une table et s'attela à la tâche laborieuse de m'apprendre à lire. Avec un effort considérable, nous sommes passées des *Contes de ma mère l'Oye* au Dr Seuss¹. Lorsque j'ai suffisamment progressé pour me débrouiller toute seule, j'ai eu la permission de m'asseoir à côté d'elle sur notre canapé rembourré : elle lisait *Les Souliers de saint Pierre*, je lisais *Les Souliers rouges*.

J'étais complètement éprise des livres. Je voulais les lire tous, et ceux que je lisais généraient de nouveaux désirs. Peut-être devrais-je partir pour l'Afrique et offrir mes services à Albert Schweitzer, parée de ma toque en raton laveur et de ma poire à poudre, peut-être devrais-je défendre les bonnes gens comme Davy Crockett. Je pourrais escalader l'Himalaya et vivre dans une grotte, activant un moulin à prières pour que la Terre continue de tourner. Mais la soif de m'exprimer était mon plus puissant désir, et mon frère et ma sœur furent les premiers complices enthousiastes de la moisson de mon imagination. Ils écoutaient attentivement mes histoires, jouaient de bon cœur dans mes pièces, et se battaient vaillamment dans mes guerres. Tant qu'ils étaient dans mon camp, tout semblait possible.

1. Célèbre auteur américain de livres pour enfants. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Dans les mois de printemps, souvent malade et condamnée à garder le lit, je devais me contenter d'écouter mes camarades jouer par la fenêtre ouverte. Aux mois d'été, les plus jeunes venaient à mon chevet pour me rapporter ce qu'ils avaient pu protéger de notre champ en friche face à l'ennemi. En mon absence, nous perdions maintes batailles ; mes troupes lasses se pressaient autour de mon lit et je leur accordais une bénédiction tirée de la bible de l'enfant soldat, *Le Jardin de poèmes pour enfants* de Robert Louis Stevenson.

En hiver, nous construisions des forteresses de neige et je menais nos campagnes : je faisais le général, dessinais les plans et élaborais nos stratégies d'attaque et de retraite. Nous faisions la guerre de nos grands-pères irlandais, aux couleurs orange et verte. Nous portions le orange, mais ne savions rien de sa signification. C'étaient nos couleurs, simplement. Lorsque l'attention fléchissait, je déclarais une trêve et rendais visite à mon amie Stephanie. Elle se remettait d'une maladie que je ne comprenais pas vraiment, une forme de leucémie. Plus âgée que moi, elle avait peut-être douze ans quand j'en avais huit. Je n'avais pas grand-chose à lui dire, et n'étais sans doute pas d'un très grand réconfort, mais elle semblait ravie de ma présence. Je crois que ce qui me poussait chez elle en réalité n'était pas mon bon cœur, mais ma fascination pour ses affaires. Sa grande sœur pendait mes vêtements mouillés et nous apportait du chocolat chaud et des biscuits sur un plateau. Stephanie s'appuyait sur un monticule d'oreillers, je lui racontais des histoires à dormir debout et lisais ses BD.

Sa collection de BD m'émerveillait : il y en avait des piles et des piles, contrepartie d'une enfance passée au lit, tous les numéros de *Superman*, *Little Lulu*, *Classic Comics* et *House of Mystery*. Dans sa vieille boîte à cigares, il y avait tous les talismans de 1953 : une roulette, une machine à écrire, une patineuse, le Pégase rouge de la Mobil Oil, la tour Eiffel, un chausson de ballet et des amulettes de la forme de chacun des quarante-huit États. Je pouvais jouer avec interminablement, et parfois, lorsqu'elle les avait en double, elle m'en faisait cadeau.

J'avais une cachette près de mon lit, sous les lames du plancher. J'y gardais mes trésors — des boulets gagnés aux billes, des cartes à échanger, des petits objets religieux que j'avais sauvés de poubelles catholiques : de vieilles images, des scapulaires usés, des figurines de saints en plâtre auxquelles manquaient les mains et les pieds. C'est là aussi que je rangeais le butin récupéré chez Stephanie. Quelque chose me soufflait que je n'aurais pas dû accepter de cadeaux d'une fille malade, mais je les acceptais quand même et les cachais, un peu honteuse.

J'avais promis de lui rendre visite le jour de la Saint-Valentin, mais je manquai à ma parole. Mes devoirs de générale de la troupe composée par mon frère, ma sœur et les garçons du quartier étaient très prenants et il y avait un mètre de neige à franchir. L'hiver était très rigoureux cette année-là. Le lendemain après-midi, j'abandonnai mon poste pour aller boire un chocolat chaud avec elle. Elle parla très peu et me supplia de rester alors même qu'elle s'endormait.

Je fouillai sa boîte à bijoux. C'était une boîte rose, et lorsqu'on l'ouvrait une ballerine tournait sur elle-même comme une fée-dragée. J'étais tellement captivée par un certain pin's de patinage que je le glissai dans ma mitaine. Je restai assise près d'elle, immobile, pendant un long moment, puis partis silencieusement sans la réveiller. J'enterrai le pin's parmi mes trésors. Je dormis d'un sommeil entrecoupé et agité, pleine de remords. Le matin, trop malade pour aller à l'école, je restai au lit, rongée par la culpabilité. Je fis le serment de lui rendre le pin's et de lui demander pardon.

Le lendemain, c'était l'anniversaire de ma sœur Linda, mais il ne devait pas y avoir de fête pour elle. L'état de Stephanie s'était sérieusement dégradé et mon père et ma mère se sont rendus à l'hôpital pour donner du sang. À leur retour, mon père pleurait et ma mère s'agenouilla à côté de moi pour m'annoncer que Stephanie était morte. Lorsqu'elle me toucha le front, son chagrin laissa vite place à l'inquiétude. J'étais brûlante de fièvre.

Notre appartement fut mis en quarantaine. J'avais la scarlatine. Dans les années cinquante, c'était une maladie très redoutée car elle

débouchait souvent sur une forme fatale de rhumatisme articulaire. On peignit notre porte en jaune. Confinée au lit, je ne pus assister à l'enterrement de Stephanie. Sa mère m'apporta ses piles de BD et sa boîte à cigares pleine de breloques. À présent, j'avais tout, tous ses trésors, mais j'étais bien trop malade pour même les regarder. C'est ce jour-là que j'ai fait l'expérience du poids terrible du péché, fût-ce un péché aussi véniel que le vol d'un pin's. Je méditais sur le fait que, même si j'aspirais à être bonne, je ne parviendrais jamais à atteindre la perfection. Et je ne recevrais jamais le pardon de Stephanie. Mais couchée dans mon lit, nuit après nuit, j'ai réfléchi qu'il était peut-être possible de lui parler par la prière, ou au moins de demander à Dieu d'intercéder en ma faveur.

Cette histoire impressionnait beaucoup Robert et de temps à autre, par un dimanche froid et langoureux, il me suppliait de la raconter. « Raconte-moi l'histoire de Stephanie », disait-il. Je n'omettais aucun détail lors de nos longues matinées sous les couvertures, récitant les histoires de mon enfance, sa tristesse et sa magie, comme nous tâchions d'oublier la faim. Et toujours, quand j'arrivais au moment où j'ouvrais la boîte à bijoux, il criait : « Patti, non... »

Ensemble, nous riions des enfants que nous avions été ; nous jugions que j'avais été une méchante fille qui s'efforçait d'être gentille, et lui un gentil garçon qui s'efforçait d'être méchant. Au fil des années, ces rôles allaient s'inverser, puis s'inverser de nouveau, jusqu'à ce nous arrivions à accepter notre nature double et à nous mettre en paix avec l'idée que nous renfermions des principes opposés, la lumière et l'obscurité.

J'étais une enfant rêveuse, quelque peu somnambule. J'agaçais mes professeurs avec mon don précoce pour la lecture, doublé d'une incapacité à l'appliquer à tout ce qu'ils estimaient pratique. L'un après l'autre, ils notaient sur mes bulletins que je rêvassais beaucoup trop, que je semblais toujours ailleurs. Où était cet ailleurs, je ne saurais le dire, mais il m'a souvent valu de me retrouver au coin, assise sur un tabouret haut, bien en vue de tous, avec un chapeau en papier conique sur la tête.

Plus tard, je fis pour Robert de grands dessins détaillés de ces moments d'humiliation comique. Il les adorait : on aurait dit qu'il appréciait chez moi toutes les qualités qui repoussaient les autres ou les tenaient à l'écart. Par ce dialogue visuel, mes souvenirs d'enfance devinrent les siens.

*

Je n'ai pas sauté de joie lorsque nous avons été expulsés de la Parcelle et que nous avons dû emballer toutes nos affaires afin de commencer une nouvelle vie dans le South Jersey. Ma mère a accouché d'un quatrième enfant que nous avons tous contribué à élever, une petite fille radieuse mais de santé fragile prénommée Kimberly. Parmi les marais, vergers de pêcheurs et porcheries alentour, je me sentais isolée et coupée du monde. Je me suis plongée dans les livres et dans la rédaction d'une encyclopédie qui n'a pas dépassé l'entrée Simón Bolívar. Mon père m'a fait découvrir la science-fiction, et pendant un moment je me suis jointe à lui pour observer les activités des ovnis au-dessus du dancing local, car il ne cessait de remettre en question la source de notre existence.

Quand j'avais à peine onze ans, rien ne me faisait plus plaisir qu'une longue promenade avec mon chien dans les bois qui cernaient le quartier. Partout, il y avait des petits-prêcheurs, polypores et faux arums qui poussaient dans l'argile rouge. Je me trouvais un coin idéal pour profiter de ma solitude et reposer ma tête sur un tronc d'arbre, près d'un torrent grouillant de têtards.

Avec mon frère Todd pour fidèle lieutenant, nous rampions ventre à terre dans les champs poussiéreux de l'été, près des carrières. Ma sœur dévouée restait en garnison pour bander nos blessures et nous offrir l'eau dont nous avons grand besoin, puisée dans le bidon de soldat de mon père.

Un jour, tandis que je clopinais vers la maison sous l'enclume du soleil, ma mère m'accosta.

« Patricia, me dit-elle d'un ton de reproche, enfile une chemise !

— Il fait trop chaud, je gémiss. Tout le monde est torse nu.

— Chaud ou pas, il est temps que tu te mettes à porter une chemise. Tu es sur le point de devenir une jeune femme.»

Je protestai avec véhémence et annonçai que je n'allais jamais devenir autre chose que moi-même, que je faisais partie du clan de Peter Pan, ceux qui ne grandissent pas. J'étais horrifiée par sa réclamation et son insistance pour que je me couvre la poitrine devant mes hommes.

Ma mère a eu le dernier mot et j'ai enfilé un tee-shirt, mais je ne saurais exagérer la trahison ressentie sur le moment. Je regardais avec dépit ma mère accomplir ses tâches de femme, remarquant ses généreuses formes féminines. Tout cela me semblait aller à l'encontre de ma nature. Les lourds effluves de parfum et les balafres écarlates de rouge à lèvres, si en vogue dans les années cinquante, me révoltaient. Pendant un moment, je lui en ai voulu, car elle était à la fois la messagère et le message. Incrédule et rebelle, mon chien à mes pieds, je rêvais de voyages. De m'enfuir pour m'engager dans la Légion étrangère, de prendre du galon et de parcourir le désert avec mes hommes.

Mes livres m'apportaient du réconfort. Assez curieusement, c'est Louisa May Alcott qui me procura une vision positive de mon destin de femme. Jo, le garçon manqué des *Quatre filles du Dr March*, écrit pour aider sa famille, qui peine à se maintenir à flot pendant la guerre de Sécession. Elle noircit des pages et des pages de ses griffonnages rebelles, publiés ensuite dans la section littéraire du journal local. Elle me donna le courage de cultiver un nouveau but et, bien vite, je me mis à concocter de petites historiettes et de grandes sagas pour mon frère et ma sœur. Dès lors, je me mis à nourrir l'idée d'écrire un jour un livre.

L'année suivante, mon père nous offrit une rare excursion au musée des Beaux-Arts de Philadelphie. Mes parents travaillaient très dur, et emmener quatre enfants à Philadelphie en bus était épuisant et onéreux. Cette unique sortie que nous avons faite tous ensemble a marqué mon premier contact direct avec l'art. J'ai senti une sorte

d'identification physique avec les longs et langoureux Modigliani, j'ai été émue par l'élégance des poses de Sargeant et Thomas Eakins, éblouie par la lumière que semblaient dispenser les tableaux impressionnistes. Mais c'est une salle consacrée à Picasso, de ses Arlequins au cubisme, qui m'a le plus bouleversée. Son assurance brutale m'a coupé le souffle.

Mon père admirait la technique et le symbolisme de l'œuvre de Salvador Dalí, mais il ne reconnaissait aucun mérite à Picasso : pour la première fois, nous n'étions pas d'accord. Ma mère s'affairait à rassembler mon frère et mes sœurs, qui faisaient des glissades sur le marbre lisse. Je suis certaine que lorsque nous avons descendu le grand escalier, l'un derrière l'autre, j'étais en apparence la même qu'à l'accoutumée : une gamine de douze ans tout en bras et en jambes qui se traînait derrière les autres. Mais, secrètement, je savais que j'avais été transformée, bouleversée par la révélation que les êtres humains créent de l'art et qu'être artiste, c'est voir ce que les autres ne peuvent voir.

J'avais beau le désirer ardemment, je n'avais aucune preuve que j'avais l'étoffe d'une artiste. J'imaginai ressentir la vocation, et je priais qu'il en soit ainsi. Mais un soir, en regardant *Le Chant de Bernadette* avec Jennifer Jones, j'ai soudain réalisé que la jeune sainte n'avait pas demandé à être appelée. C'était la mère supérieure qui aspirait à la sainteté, mais c'était Bernadette, une humble jeune paysanne, qui était élue. Cela m'a inquiétée. Je me demandais si j'avais vraiment reçu une vocation. Les souffrances liées à la condition d'artiste, je ne les craignais pas, mais je redoutais terriblement de n'être pas appelée.

Je poussai soudain de plusieurs centimètres. Je faisais près de 1,70 m pour à peine 45 kilos. À l'âge de quatorze ans, je n'étais plus le commandant d'une armée petite mais loyale, j'étais une ratée de première qui n'avait que la peau sur les os, un objet de risée fermement campé sur le plus bas niveau de l'échelle sociale du lycée. Je me suis plongée dans les livres et le rock and roll, le salut adolescent en 1961. Mes parents travaillaient de nuit. Après avoir fini le ménage

et nos devoirs, nous dansions, Toddy, Linda et moi, au son de James Brown, des Shirelles, d'Hank Ballard and the Midnighters et consorts. En toute modestie, je peux affirmer que nous excellions autant sur la piste de danse que sur le champ de bataille.

Je dessinais, je dansais et j'écrivais des poèmes. Je n'étais pas douée, mais j'avais de l'imagination et les professeurs m'encourageaient. Lorsque j'ai gagné un concours sponsorisé par le magasin de peintures local, Sherwin-Williams, mon tableau a été exposé dans la vitrine et j'ai reçu assez d'argent pour acheter une mallette en bois et un assortiment d'huiles. J'ai écumé les ventes de charité organisées par les bibliothèques et l'église en quête de livres d'art. À l'époque, il était possible de trouver des volumes magnifiques pour presque rien, et je me suis installée avec bonheur dans les univers de Modigliani, Dubuffet, Picasso, Fra Angelico et Albert Ryder.

Pour mon seizième anniversaire, ma mère m'a offert *La Vie fabuleuse de Diego Rivera*. J'ai été transportée par l'envergure de ses fresques, les descriptions de ses voyages et tribulations, de ses amours et de son labeur acharné. Cet été-là, j'ai trouvé un boulot dans une usine non syndiquée : j'inspectais des guidons de tricycles. Les conditions de travail étaient calamiteuses. Je m'échappais par la rêverie en travaillant à la pièce. Mon plus cher désir était d'entrer dans la fraternité des artistes : la faim, leur façon de s'habiller, leurs rituels et leurs prières. Je claironnais à qui voulait l'entendre que je serais un jour la maîtresse d'un artiste. Pour mon jeune esprit, c'était le comble du romantisme. Je m'imaginai comme Frida avec Diego, à la fois muse et créatrice. Je rêvais de rencontrer un artiste pour l'aimer, le soutenir et travailler à ses côtés.

*

Robert Michael Mapplethorpe naquit le lundi 4 novembre 1946. Élevé à Floral Park, Long Island, troisième de six enfants, c'était un petit garçon espiègle dont la jeunesse insouciante se nuançait délicatement d'une fascination pour la beauté. Ses jeunes yeux

engrangeaient le moindre jeu de lumière, l'éclat d'un bijou, le drap richement brodé qui couvrait un autel, le ton bruni d'un vieux saxophone doré ou un firmament constellé d'étoiles bleues. Il était affable et timide, méticuleux de nature. Il portait en lui, dès son plus jeune âge, l'inspiration et le désir d'inspirer.

La lumière tombait sur les pages de son livre de coloriage, entre ses mains d'enfant. Le coloriage le passionnait : non pas l'acte de remplir l'espace, mais celui de choisir des couleurs que personne d'autre n'aurait retenues. Dans le vert des collines, il voyait du rouge. De la neige mauve, de la peau verte, un soleil d'argent. Il aimait l'effet que cela produisait sur les autres, la façon dont cela déconcertait ses frères et sœurs. Il découvrit qu'il avait du talent pour l'esquisse. C'était un dessinateur-né et secrètement, sentant croître ses pouvoirs, il distordait ses images jusqu'à les rendre abstraites. Il était un artiste, et il le savait. Ce n'était pas une lubie enfantine. Il ne faisait que reconnaître ce qui lui revenait de droit.

La lumière tombait sur les éléments du nécessaire à bijoux que chérissait Robert, sur les flacons d'émail et les minuscules pinceaux. Ses doigts étaient agiles. D'être capable d'assembler et de décorer des broches pour sa mère le remplissait de joie. Il se moquait bien que ce soit une activité de fille, qu'un nécessaire à bijoux soit le cadeau de Noël qu'on offrait traditionnellement aux petites filles. Son frère aîné, un as du sport, ricanait en le voyant travailler. Sa mère, Joan, fumait cigarette sur cigarette en admirant son fils assis à la table, qui lui montait encore un collier de minuscules perles indiennes. C'était une préfiguration des colliers dont il se parerait lui-même par la suite, quand il aurait rompu avec son père et abandonné les options catholique, commerciale ou militaire qu'il lui offrait, après avoir découvert le LSD et s'être voué à vivre pour l'art et seulement pour l'art.

Cela ne fut pas facile pour Robert d'accomplir cette rupture. Il y avait en lui quelque chose qui refusait d'être nié, mais il avait aussi le désir de faire plaisir à ses parents. Il parlait rarement de sa jeunesse ou de sa famille. Il disait toujours qu'il avait reçu une bonne éducation, qu'il était protégé et ne manquait de rien sur le plan matériel.

Mais, cherchant à copier le stoïcisme naturel de son père, il étouffait toujours ses véritables sentiments.

Sa mère rêvait de le voir entrer dans les ordres. Il aimait être enfant de chœur, mais ce qui lui plaisait surtout, c'était d'entrer dans des endroits secrets, la sacristie, les salles interdites, de passer les robes de cérémonie et de participer aux rituels. Sa relation à l'Église n'était ni religieuse ni pieuse, elle était esthétique. Le frisson de la lutte entre le bien et le mal l'attirait, peut-être parce qu'elle reflétait son conflit intérieur et révélait une frontière qu'il lui restait encore à franchir. Cependant, à sa première communion, l'accomplissement de cette tâche sacrée le remplit de fierté, et il se délecta de son rôle de héros du jour. Il portait un nœud papillon démesuré à la Baudelaire et un brassard identique à celui que portait un Arthur Rimbaud très provocateur.

La culture et le désordre bohème n'avaient pas voix au chapitre dans la maison de ses parents. Celle-ci, propre et bien rangée, était un modèle du bon goût selon les classes moyennes d'après-guerre : les magazines dans le casier à magazines, les bijoux dans la boîte à bijoux. Son père, Harry, était parfois sévère et prompt à la critique, et Robert hérita de lui ces traits de caractère, ainsi que ses doigts forts et sensibles. Sa mère lui transmet son sens de l'ordre et ce sourire en coin qui lui donnait toujours l'air d'avoir un secret.

Quelques dessins de Robert étaient accrochés au mur de l'entrée. Tant qu'il vécut chez ses parents, il fit de son mieux pour être un fils dévoué, empruntant même la voie que son père avait choisie pour lui — le dessin publicitaire. S'il découvrit quoi que ce soit de son côté, il le garda pour lui.

Robert adorait écouter les histoires de mon enfance, mais lorsque je le questionnais sur la sienne, il n'avait pas grand-chose à raconter. Il disait que, dans sa famille, on ne parlait ni ne lisait beaucoup, et on ne partageait pas ses émotions les plus intimes. Ils n'avaient pas de mythologie commune ; pas d'histoires de trahison, de trésor et de forteresses de neige. C'était une existence protégée, mais elle n'avait rien d'un conte de fées.

« Ma famille, c'est toi », disait-il.

*

À l'adolescence, les ennuis ont commencé pour moi.

En 1966, à la fin de l'été, j'ai couché avec un garçon encore plus novice que moi et je suis tombée immédiatement enceinte. J'ai consulté un médecin qui n'a pas pris mon inquiétude au sérieux et m'a renvoyée dans mes foyers avec un petit sermon un peu embarrassé sur le cycle féminin. Mais, au fil des semaines, j'ai acquis la certitude que je portais un enfant.

J'ai grandi à une époque où le sexe et le mariage étaient absolument synonymes. Aucune contraception n'était disponible et à l'âge de dix-neuf ans j'avais encore une vision très naïve du sexe. Notre union avait été tellement fugace, tellement tendre que je n'étais pas complètement certaine que nous avions consommé notre affection. Mais la nature, dans toute sa puissance, allait avoir le dernier mot. L'ironie qui voulait que ce soit moi, qui n'avais jamais voulu être une fille, jamais voulu grandir, qui me retrouve confrontée à cette épreuve, ne m'a pas échappé. La nature me donnait une leçon d'humilité.

Le garçon, qui n'avait que dix-sept ans, était tellement inexpérimenté que je ne pouvais guère lui demander de prendre ses responsabilités. C'est seule que j'allais devoir prendre les choses en main. Le matin de Thanksgiving, je m'assis sur le lit de camp de la buanderie de mes parents. C'est là que je dormais quand je travaillais à l'usine pour l'été, et le reste de l'année quand je suivais les cours de l'école normale d'État de Glassboro. J'entendais mon père et ma mère qui préparaient le café, le rire de mon frère et de mes sœurs qui s'installaient autour de la table. J'étais l'aînée, la fierté de la famille, celle qui avait réussi à aller jusqu'à la fac. Mon père avait peur que je ne sois pas assez jolie pour trouver un mari et pensait que l'enseignement m'apporterait une sécurité. Ça lui ficherait un sacré coup si je ne terminais pas mes études.

Je suis restée assise un long moment, contemplant mes mains posées sur mon ventre. J'avais déchargé le garçon de sa responsabilité.

Il était semblable à un papillon de nuit qui se débat avec son cocon, et je n'avais pas eu le courage de déranger sa laborieuse éclosion dans le monde. Je savais qu'il ne pouvait rien y faire. Je savais également que j'étais incapable de m'occuper d'un nourrisson. J'avais demandé de l'aide à un professeur compréhensif qui avait trouvé un couple de gens instruits en mal d'enfant.

J'ai passé mes quartiers en revue : une machine à laver, un grand panier d'osier débordant de linge sale, les chemises de mon père pliées sur la planche à repasser. Sur une petite table, j'avais disposé mes crayons de couleur, mon carnet de croquis et un exemplaire des *Illuminations*. Je m'y suis installée pour me préparer à affronter mes parents, priant à voix basse. Pendant un court instant, j'ai eu l'impression que j'allais mourir ; puis avec la même soudaineté, j'ai su que tout allait s'arranger.

Je ne saurais exagérer le calme soudain qui m'a envahie. La certitude absolue d'avoir une mission a éclipsé mes peurs. J'ai attribué ce phénomène au bébé : il compatissait, ai-je imaginé, avec ma situation. Je me sentais en pleine possession de moi-même. J'allais faire mon devoir et rester forte et saine. Je ne connaîtrais pas le regret. Je ne retournerais jamais à l'usine ou à l'école normale. Je serais artiste. Je prouverais ma valeur. Pleine de cette résolution nouvelle, je me suis levée et dirigée vers la cuisine.

*

J'ai été renvoyée de la fac, mais peu m'importait désormais. Je savais que je n'étais pas destinée à être institutrice, même si c'était une profession admirable à mes yeux. J'ai continué à vivre dans ma buanderie.

Janet Hamill, une camarade de fac, m'a soutenu le moral. Comme elle avait perdu sa mère, elle est venue vivre chez nous. Je partageais ma petite chambre avec elle. Nous nourrissions toutes deux des rêves d'idéal, mais aussi une passion commune pour le rock and roll, et nous passions de longues soirées à discuter des mérites comparés

des Beatles et des Rolling Stones. Nous avons toutes deux fait la queue pendant des heures à la boutique de Sam Goody pour acheter *Blonde on Blonde*, écumé Philadelphie en quête d'un foulard comme celui que Bob Dylan portait sur la pochette. Nous avons allumé des cierges pour lui lorsqu'il a eu son accident de moto. Nous nous étendions dans les herbes hautes en écoutant «Light My Fire» qui nous arrivait par vaguelettes de l'autoradio de la voiture déginglée de Janet, garée au bord de la route avec les portières ouvertes. Nous avons coupé nos jupes longues pour en faire des minis comme celle de Vanessa Redgrave dans *Blow-Up*, cherché des pardessus comme ceux d'Oscar Wilde et de Baudelaire dans les friperies.

Elle est restée mon amie et confidente pendant toute ma grossesse, mais, à l'approche du terme, j'ai dû trouver refuge ailleurs. Les regards désapprobateurs des voisins, qui traitaient mes parents comme s'ils cachaient une criminelle, leur rendaient la vie impossible. J'ai trouvé une famille d'accueil, qui portait aussi le nom de Smith, plus au sud, près de la mer. Un peintre et sa femme, une potière, ont eu la gentillesse de me prendre chez eux. Ils avaient un petit garçon et un univers discipliné mais aimant, fait de macrobiotique, de musique classique et d'art. Je me sentais isolée, mais Janet venait me rendre visite quand elle le pouvait. Je recevais un peu d'argent de poche. Tous les dimanches je faisais une longue promenade jusqu'à un café de plage désert pour prendre un café avec un beignet à la confiture, deux choses prohibées dans une maison qui avait le bio pour credo. Je savourais ces petites gâteries, glissais une pièce de vingt-cinq cents dans la fente du juke-box et écoutais «Strawberry Fields» trois fois de suite. C'était mon rituel secret : les mots et la voix de John Lennon me donnaient de la force quand je fléchissais.

Après les vacances de Pâques, mes parents sont venus me chercher. Le début du travail a coïncidé avec la pleine lune. Ils m'ont conduite à l'hôpital de Camden. Comme je n'étais pas mariée, les infirmières se sont montrées cruelles et insensibles, et m'ont laissée sur une table pendant plusieurs heures avant de prévenir le médecin que j'étais entrée en phase de travail. Elles ont raillé méchamment

mon look beatnik et ma conduite immorale, m'ont surnommée « la fille de Dracula » et ont menacé de couper mes longs cheveux noirs. Lorsqu'il est arrivé, le médecin a piqué une colère. Je l'ai entendu crier aux infirmières que l'enfant se présentait par le siège et qu'elles n'auraient pas dû me laisser seule. Par une fenêtre ouverte, pendant le travail, j'ai entendu des garçons qui chantaient des chansons *a cappella* dans la nuit. Harmonie à quatre voix dans les rues de Camden, New Jersey. Puis l'anesthésie a commencé à faire effet. La dernière chose dont je me souviens, c'est le visage inquiet du médecin et les murmures des garçons de salle.

Mon enfant est né le jour de l'anniversaire du bombardement de Guernica. Je me souviens que j'ai pensé au tableau, une mère qui pleure son bébé mort dans les bras. Même si mes bras étaient vides, même si je pleurais, mon enfant allait vivre, il était en pleine santé, il ne manquerait de rien. J'en étais absolument certaine.

Le Memorial Day, j'ai pris le bus pour Philadelphie pour voir la statue de Jeanne d'Arc près du musée des Beaux-Arts. Elle n'était pas là lorsque j'y étais allée pour la première fois avec mes parents, quand j'étais petite. Comme elle était belle juchée sur son cheval, levant au ciel son étendard, la petite adolescente qui avait emmené son prince en péril jusqu'à son trône à Reims et lutté héroïquement pour libérer son pays, mais s'était vu pour toute récompense trahir et brûler sur le bûcher avant l'âge de vingt ans. La jeune Jeanne que j'avais connue par les livres, l'enfant que je ne connaissais jamais. Je leur fis à tous deux le serment que j'allais faire quelque chose de ma vie, puis je repris le chemin de la maison, non sans faire étape à l'Emmaüs de Camden pour faire l'emplette d'un long imperméable noir.

*

Le même jour, à Brooklyn, Robert gobait de l'acide. Il se dégagea un espace de travail, installa son carnet à dessins et ses crayons sur une table basse et un oreiller devant pour s'asseoir. Il plaça une feuille de carte à gratter vierge sur la table. Il savait qu'il ne serait peut-être

pas en état de dessiner une fois que l'acide ferait effet, mais il voulait avoir ses outils à portée de main au cas où. Il avait déjà essayé de travailler sous acide, mais la drogue l'attirait vers les espaces négatifs qu'il avait en temps normal le sang-froid d'éviter. Souvent, la beauté qu'il croyait voir n'était qu'un trompe-l'œil, les résultats s'avéraient criards et déplaisants. Il n'y recherchait pas de signification particulière. C'était comme ça, c'est tout.

Au début, le LSD lui sembla presque sans effet, et il fut déçu, car il en avait absorbé davantage qu'à l'accoutumée. Il était passé par la phase d'anticipation et d'agitation nerveuse. Il adorait cette sensation. Il suivait le frisson et la peur qui fleurissaient dans son ventre. C'était la même sensation que celle qu'il éprouvait lorsque, enfant de chœur, il se tenait derrière les rideaux de velours dans sa petite aube, la croix processionnelle entre les mains, se préparant à défiler.

L'idée lui traversa l'esprit que rien n'allait se produire.

Il rajusta un cadre doré au-dessus du manteau de la cheminée. Il remarqua alors le sang qui parcourait les veines à l'intérieur de son poignet et l'éclat du rebord de sa chemise. Il se mit à voir la chambre en plans séparés, des sirènes et des chiens, le pouls battant des murs. Il s'aperçut soudain qu'il avait la mâchoire serrée. Il remarqua sa propre respiration qui ressemblait à celle d'un dieu qui s'écroule. Une terrible lucidité s'abattit sur lui; une force saccadée qui le précipita à genoux. Un fil de souvenirs, qui saignaient avec sa propre solitude l'apocalypse de son monde, s'étira devant lui comme un caramel mou — les visages accusateurs des autres élèves officiers, de l'eau bénite qui faisait déborder les latrines, ses camarades de classe qui le dépassaient comme des chiens indifférents, la désapprobation de son père, l'expulsion de l'école d'officiers et les larmes de sa mère.

Il essaya de se lever. Ses jambes étaient complètement engourdis. Il parvint à se mettre debout et se frotta les mollets. Les veines de ses mains étaient anormalement saillantes. Il enleva sa chemise trempée de lumière et de sueur, se dépouillant de la prison des chairs.

Il baissa les yeux sur la feuille de papier. Il y voyait l'œuvre, bien qu'elle ne fût pas encore dessinée. Il s'accroupit de nouveau et

travailla d'une main assurée dans les dernières lueurs de l'après-midi. Il termina deux dessins en pattes de mouche, informes. Il écrivit les mots dont il avait eu la vision et comprit intimement la gravité de ce qu'il avait écrit : *Destruction de l'univers. 30 mai 67.*

C'est bien, se dit-il avec un léger regret. Car personne ne verrait ici ce qu'il avait vu, personne ne comprendrait. Il était habitué à ce sentiment. Il l'avait ressenti toute sa vie, mais autrefois il essayait de compenser, comme si c'était sa faute. Il contrebalançait ce décalage avec un caractère très doux, recherchait l'assentiment de son père, de ses professeurs, de ses camarades.

Il ne savait pas trop s'il était bon ou mauvais. S'il était altruiste. S'il était démoniaque. Mais il y a une chose dont il était certain. C'était d'être un artiste. Et pour ça, il ne s'excuserait jamais. Il s'appuya contre un mur et fuma une cigarette. Il se sentait baigné de clarté, un peu secoué, mais il savait que c'était seulement physique. Une autre sensation était en gestation, pour laquelle il n'avait pas de nom. Il se sentait seul maître à bord. Il ne serait plus un esclave.

À la tombée de la nuit, il s'aperçut qu'il avait soif. Il avait une fringale de lait chocolaté. Il savait où trouver ça. Il tâta sa monnaie au fond de sa poche, tourna dans une rue adjacente et prit la direction de Myrtle Avenue dans la pénombre, un grand sourire aux lèvres.

*

Au printemps 1967, je fis le point sur ma vie. J'avais amené l'enfant au monde en bonne santé et l'avais placée sous la protection d'une famille aimante et instruite. J'avais abandonné l'école normale, n'ayant ni la discipline, ni la motivation, ni l'argent qu'il m'aurait fallu pour continuer. J'occupais un emploi temporaire au salaire minimum dans une fabrique de manuels scolaires à Philadelphie.

Mon souci immédiat, c'était de savoir où aller ensuite, et que faire lorsque je serais là-bas. Je m'accrochais à l'espoir de devenir artiste, même si je savais que je ne pourrais jamais me payer des études aux beaux-arts et que je devais gagner ma vie. Il n'y avait rien qui me

retienne, pas de perspectives et pas de sentiment d'appartenance. Mes parents nous avaient élevés dans une atmosphère de dialogue religieux et de compassion, avec le respect des droits civiques, mais dans l'ensemble on ne peut pas dire que les mentalités du South Jersey étaient franchement portées sur l'art et les artistes. Mes quelques compagnons d'armes étaient partis s'installer à New York pour écrire de la poésie et faire des études d'art, et je me sentais terriblement seule.

Je trouvais de la consolation dans Arthur Rimbaud, que j'avais trouvé à l'étal d'un bouquiniste en face de la gare routière de Philadelphie quand j'avais seize ans. Son regard hautain sur la couverture des *Illuminations* accrocha le mien. Il était doté d'une intelligence irrévérencieuse qui m'enflamma, et je l'adoptai comme mon compatriote, mon frère et même mon amant secret. Comme je n'avais même pas 99 cents pour acheter le livre, je l'ai fauché.

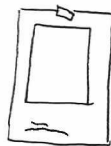
Rimbaud détenait les clefs d'un langage mystique que je devorais même lorsque je ne pouvais le déchiffrer tout à fait. L'amour à sens unique que je lui portais était aussi réel que les plus vraies de mes expériences. À l'usine, où je travaillais avec un groupe de femmes incultes et revêches, je me suis fait persécuter en son nom. Me soupçonnant d'être communiste parce que je lisais un livre écrit dans une langue étrangère, elles m'ont coincée dans les chiottes, m'ont menacée en me sommant de le dénoncer. Dans cette atmosphère, je bouillais de rage. C'était pour lui que j'écrivais, pour lui que je rêvais. Il devint mon archange, celui qui me délivrait des horreurs triviales de la vie en usine. Ses mains avaient ciselé un manuel des cieux : je m'empressai de les saisir. Savoir qu'il existait conférait de l'assurance à mon pas et cette assurance-là ne pouvait m'être retirée. Je jetai mon exemplaire des *Illuminations* dans une valise écossaise. On allait s'échapper ensemble.

J'avais un plan. J'irais voir des amis qui étudiaient au Pratt Institute à Brooklyn. Je me disais que je pourrais apprendre à leur contact. En juin, quand je fus licenciée de l'usine, j'y vis le signal du départ. Ce n'était pas facile de trouver un boulot dans le South Jersey. J'étais sur

La confession d'une enfant du xx^e siècle, l'authentique âme du rock.

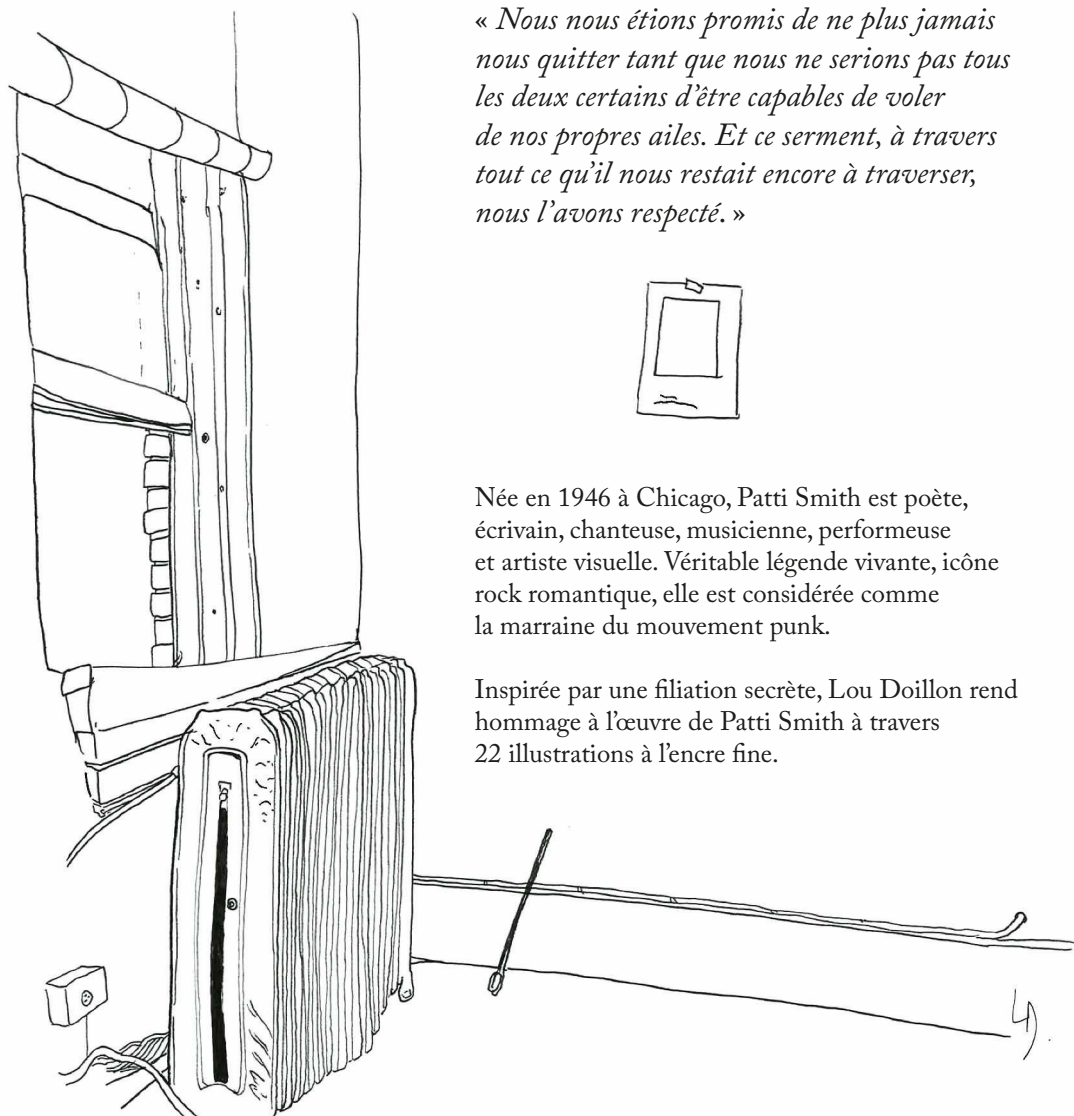
Ode à l'amitié amoureuse et inoubliable instantané du New York des années 60-70, ce récit d'initiation poétique retrace l'ascension de deux jeunes artistes.

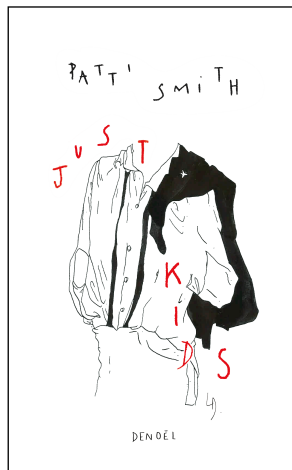
« Nous nous étions promis de ne plus jamais nous quitter tant que nous ne serions pas tous les deux certains d'être capables de voler de nos propres ailes. Et ce serment, à travers tout ce qu'il nous restait encore à traverser, nous l'avons respecté. »



Née en 1946 à Chicago, Patti Smith est poète, écrivain, chanteuse, musicienne, performeuse et artiste visuelle. Véritable légende vivante, icône rock romantique, elle est considérée comme la marraine du mouvement punk.

Inspirée par une filiation secrète, Lou Doillon rend hommage à l'œuvre de Patti Smith à travers 22 illustrations à l'encre fine.





Just Kids
Patti Smith

Cette édition électronique du livre

Just Kids de Patti Smith

a été réalisée le 14 octobre 2020

par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207161616 - Numéro d'édition : 371325)

Code Sodis : U34557 - ISBN : 9782207161623

Numéro d'édition : 371327.